

Yanick Lahens

« En Haïti, on ne peut pas être un écrivain dans sa tour d'ivoire »

L'écrivaine baigne dans la littérature haïtienne depuis sa jeunesse : elle la pense et la produit. En attestent un recueil de nouvelles et l'inauguration, ce printemps, de la chaire Mondes francophones, au Collège de France

GLADYS MARIVAT

Arrivée de Port-au-Prince la veille, Yanick Lahens n'a choisi ni le lieu ni l'éclairage de la rencontre. Et pourtant, le clair-obscur sur lequel sa mince silhouette se détache dans cette brasserie parisienne semble emprunté à l'une des multiples descriptions de la lumière qui mouchettent son œuvre.

L'écrivaine éclaire souvent en demi-teinte, comme en témoignent ses titres mêmes, tels *La Couleur de l'aube* (Sabine Wespieser, 2008) et *Bain de lune* (Sabine Wespieser, prix Femina 2014). *L'Oiseau Parker dans la nuit*, volume de nouvelles qu'elle publie tout juste, évoque une « semi-pénombre ». « *La pénombre permet d'aller plus loin dans la réflexion*, affirme Yanick Lahens de sa voix calme et profonde. *Pour mieux voir quelque chose, il faut qu'il y ait la lumière, mais aussi l'ombre.* » Mieux voir – Haïti, son histoire, sa littérature – avec une nouvelle acuité,

« La danse a été ma porte d'entrée dans la culture populaire. Et je me demande si mon écriture n'est pas venue de la danse »

c'est tout l'objet d'« Urgence(s) d'écrire, rêve(s) d'habiter », la leçon inaugurale donnée ce jeudi 21 mars au Collège de France, à Paris (*Le Monde du 18 mars*).

L'invitation à être la première titulaire de la chaire annuelle Mondes francophones lui a fait passer deux nuits d'insomnie – de joie, aussi. Elle précise immédiatement : « *Je ne suis absolument pas une ambassadrice de la francophonie. Il faut*

sortir de ce concept qui est un instrument de négociation politique et économique de la France avec ses anciennes colonies. Je m'intéresse à la partie historique et culturelle de la francophonie, qui est un espace de recherche infini et passionnant. Qu'ont fait les populations qui ont été en contact avec la France, avec la langue française ? Et nous, qu'en avons-nous fait en Haïti ? »

L'écrivaine tient à remercier le Collège de France d'avoir mis au pluriel l'intitulé de sa chaire, déplaçant ainsi cette problématique d'emblée. Même s'il reste beaucoup à faire. « *On parlera de "monde francophone" quand on parlera de savoirs partagés. Pour l'heure, ils sont à venir. Car il n'est pas normal qu'un jeune bachelier normalement scolarisé en Haïti en sache plus sur l'histoire de France que quelqu'un qui a fait un doctorat en France n'en sait sur Haïti.* »

Dans sa leçon, Yanick Lahens dit la nécessité de sortir de l'eurocentrisme pour étudier la littérature haïtienne, étroitement liée à l'histoire du pays devenu,

en 1804, la première république noire libre du monde. « *C'est parce qu'on a accompli cet événement de l'ordre de l'impensable que l'on a été presque obligé de pousser l'impossible de la littérature très loin. Pour pouvoir dire ça. Et cette littérature continue d'être notre façon d'habiter le monde. De plein jour. De plain-pied. Quel qu'en soit le coût.* »

Longtemps, écrire ne fut cependant pas une évidence pour elle. Certes, la « *fillette de la petite bourgeoisie* » de Port-au-Prince reçoit très tôt des prix de poésie et de français dans son école tenue par des religieuses. Et puis, deux jours après son entrée à la fac d'Assas, à Paris, elle décide d'abandonner le droit pour retrouver ses premières amours littéraires à la Sorbonne.

Mais c'est ailleurs, pour elle, que tout se joue. Dans les cafés parisiens, l'étudiante fréquente pour la première fois des Haïtiens militants, qui ont vécu dans la clandestinité – des compatriotes d'un autre milieu social. Puis elle lit Marguerite Duras (1914-1996), et Marie Vieux-Chauvet (1916-1973), auteure mésestimée à qui l'on doit pourtant le premier roman haïtien moderne, *Amour, colère et folie* (Gallimard, 1968 ; rééd. Zulma, 2015). Elle l'oppose aux figures plus célèbres que sont les écrivains Jacques Stephen Alexis (1922-1961) ou Jacques Roumain (1907-1944), « *de grands idéologues* », avec une vision, selon elle, manichéenne du monde. « *Marie Vieux-Chauvet nous montre que c'est plus compliqué que ça, ouvrant la voie à toutes les représentations imaginaires possibles de l'être humain. C'est magnifique.* »

Il y a enfin sa collaboration à la revue haïtiano-caribéenne *Chemins critiques*. L'un des numéros était intitulé « *Rêve d'habiter* » – comme sa leçon au Collège de France. « *J'y ai signé un article, "Entre l'ancrage et la fuite", sur la position un peu en porte-à-faux des intellectuels en Haïti. Ça m'a complètement désinhibé. Finalement, j'ai compris que le sentiment de porte-à-faux, de malaise, c'est ce qui fait que les gens créent. Et je me suis jetée à l'eau.* »

Elle écrit d'abord des nouvelles, dont la toute première, « *La chambre bleue* », est d'inspiration autobiographique et figure dans *L'Oiseau Parker*... Au fil de ce volume, Yanick Lahens décrit le quotidien des Haïtiens, dans les villes souvent monstrueuses et à la campagne, annon-



Yanick Lahens, en 2014. ULF ANDERSEN/AURIMAGES

EXTRAIT

« Pétion-Ville arrive à la jeune femme dans le bruit des camions qui montent vers les carrières, des voix des marchands ambulants et un peu plus loin dans le regard éteint des mendians en haillons. Un rémouleur pousse sa machine qui siffle. Accrochés à l'arrière des tap-tap ou debout sur les marchepieds, des enfants en guenilles rêvent quelques secondes d'une promenade en voiture jusqu'à Port-au-Prince. Les tap-tap en provenance de Kenscoff ont épaissi, sont rendus méconnaissables par les formes humaines agglutinées et les animaux attachés de-ci de-là. Le marché grouille de monde. Martine Durand doit jouer du volant pour ne pas heurter, dans ce mur compact d'hommes et de femmes, un pied ou un coude. Le désordre de la ville, celui des faubourgs et des cités, s'étend et ronge déjà les routes, les clôtures et les jardins. »

L'OISEAU PARKER DANS LA NUIT (« LE JOUR FÊLÉ »), PAGES 100-101

çant les thèmes de ses romans. « *La couleur de l'aube*, c'est l'aventure de restituer la culture de la survie, qui n'est pas la culture de la vie. "Bain de lune", c'est la découverte du fondement de la culture haïtienne. Du monde rural. Je n'ai pas voulu le faire de l'extérieur. J'y suis allée, longtemps, j'ai voulu que ça soit les gens qui me racontent de l'intérieur. » « *Bain de lune* », écrite en 1999, laisse deviner que cette « *aventure* », dont elle parle souvent, est une vieille compagne de route. Sans doute parce qu'elle nourrit depuis l'enfance ce désir de pénétrer la culture

populaire. « *A mon époque, la danse traditionnelle était très mal vue dans la petite bourgeoisie d'où je venais. C'était interdit. Mais mes parents m'ont laissée faire. J'étais une des premières élèves de ce cours. J'avais 8 ans. La danse a été ma porte d'entrée dans la culture populaire. Et je me demande si mon écriture n'est pas venue de la danse. Si ma manière de percevoir les sons ne vient pas de là.* »

Jusqu'à fin juin, Yanick Lahens exposera donc au Collège de France l'exceptionnalité de la littérature haïtienne, qui s'écrit aujourd'hui, à travers la diaspora, en quatre langues (français, créole, anglais et espagnol). En préparant ses cours, elle a redécouvert le XIX^e siècle haïtien, marqué par l'émergence des premières imprimeries et revues francophones alors que très peu de personnes savaient lire, l'instruction étant interdite sous la colonisation.

Elle ne pourra éviter les habituelles questions sur la « *malédiction d'Haïti* » – catastrophes naturelles, dictatures, violence, misère. « *On est blindés contre ce genre de réaction* », sourit-elle, soulignant les mesures qui ont constitué des empêchements pour le pays, des cent vingt années passées à rembourser à la France la « dette » de l'indépendance à l'embarco des années 1991-1994, imposé par les Nations unies après un coup d'Etat militaire – sans pour autant minimiser les responsabilités des élites locales.

Que dire sur la misère ? « *Comment les gens arrivent à tenir dans le bidonville, ou plutôt le "bétonville", à côté de chez moi ? Je crois qu'ils défient les lois mathématiques. Les gens se saignent pour envoyer les enfants à l'école.* »

Yanick Lahens soutient des associations qui font la promotion de la lecture. S'engager ainsi lui semble naturel, de nombreux auteurs haïtiens le font. « *On ne peut pas être, comme ailleurs, un écrivain dans sa tour d'ivoire. C'est impossible. Je n'en connais pas en Haïti, des écrivains qui se lèvent, vont au café travailler, puis rentrent chez eux.* »

Elle sait que son passage au Collège de France l'emmènera plus loin dans ce qu'elle appelle son « *savoir intime* ». Ce mélange de sensibilité, de ce qu'elle a vécu et lu, qu'elle partage en écrivant. Dès juillet, elle sera de retour sur son île-monde. Commencera alors l'aventure de son prochain roman, qui se situe en Haïti... et ailleurs. Pour la première fois. ■

Clarté du monde en demi-teinte

VIREVOLTANTE. Telle est la trajectoire que *L'Oiseau Parker dans la nuit* et autres nouvelles décrit dans l'œuvre de Yanick Lahens. Ce volume contient à la fois la palette des obsessions de Lahens, l'essence des romans à venir, et leur passionnante exégèse. Ainsi la nouvelle « *Bain de lune* » dessine le ressentiment ancestral que se vouent les Lafleur et les Mésidor, que l'auteure développera quinze ans plus tard dans le roman du même titre, distingué par le prix Femina.

On peut également lire ces nouvelles comme des instantanés de l'histoire contemporaine d'Haïti – l'occupation américaine (« *Le désastre banal* », sublime) ou le début de la violence urbaine (« *Le jour fêlé* »). Pour raconter ce moment de bascule, où l'espoir s'effondre, le rêve se brise, la résistance est mas-

distinguent les sons, où le monde en demi-teinte se donne à voir plus clair que jamais, où la solitude rend infiniment plus lucide.

« *Quelquefois le soleil passe un bras timide à travers les persiennes et effleure les objets du bout des doigts. La lumière, tel un feu sacré, marque le seuil de ce territoire magique où se dressent les créatures du secret et les fantômes de l'ombre. Elle indique pour moi la dernière borne avant le mystère* », écrit-elle dans « *La chambre bleue* », sa première nouvelle, publiée en 1994. Le style n'a pas encore cette manière épurée et percutante qui est la marque de Yanick Lahens. Pour le reste, tout est là. ■ G. M.

L'OISEAU PARKER DANS LA NUIT ET AUTRES NOUVELLES, de Yanick Lahens, Sabine Wespieser, 176 p., 22 €. Signalons, de la même auteure, la parution en poche de Douces Déroutes, Points, 190 p., 6,50 €.